

LE BAHIR

LE LIVRE DE LA CLARTÉ

Traduit de l'hébreu et de l'araméen
par
Joseph Gottfarstein

Collection « Les Dix Paroles »

VERDIER



11200 Lagrasse

www.editions-verdier.fr

Cette édition a reçu le soutien
de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah



© Éditions Verdier - 1983
ISBN : 978-2-86432-813-1
ISSN : 0243.0541

PRESENTATION

Le tout premier livre de la littérature cabalistique est le *Sépher Ha-Bahir* (Livre de la clarté). Il est significatif en ce sens qu'on y trouve pour la première fois une série de symboles et une terminologie du symbole qui constituent la clef même de ce que l'on appelle communément la cabale.

Pour les cabalistes de l'Espagne médiévale, ce « midrach » se présente sous deux titres différents. Il est appelé tantôt : *Midrach de Rabbi Nehounia ben Haqanah*, d'après la première phrase du livre, et tantôt *Sépher Ha-Bahir* se référant à Job, 37, 21.

Le deuxième titre paraît être plus ancien que le premier mais c'est le premier qui fut utilisé plus fréquemment par la suite, parce que le grand savant talmudiste et cabaliste Rabbi Moché ben Na'hman (appelé Ramban, ou Nachmanide) l'a cité sous ce nom dans son commentaire du Pentateuque.

Bien que ce cabaliste situe l'époque de la rédaction de ce midrach à la date du Tana Rabbi Nehounia (11^e siècle), le texte lui-même, sans parler d'autres indices concernant la véritable période de composition, ne vient pas à l'appui de la thèse de l'antiquité de cet écrit.

D'après son genre, c'est un midrach ; c'est-à-dire un recueil de diverses propositions très courtes pour la plupart ; des apologues, mis dans la bouche de divers tanaïm et amoraïm.

Les principaux interlocuteurs ont pour nom Rabbi Amora (dans d'autres versions « Amoraï ») nom que l'on ne retrouve nulle part ailleurs, et Rabbi Rehoumaï, qui rappelle l'Amora Rehoumi.

On y trouve également des sentences et des apologues ayant prétendument pour auteur Rabbi Bérékhia, Rabbi Yohanan (dans une autre version « Yohani ») et d'autres encore qu'on rencontre fréquemment dans la somme de la littérature midrachique. Cependant, rares sont les sentences empruntées aux

midrachim classiques. L'habitude de faire tenir aux autorités anciennes des propos exégétiques dans un style aggadique date du temps de la composition de l'ouvrage bien connu, le *Pirkeï de Rabbi Eliézer* (fragments de Rabbi Eliézer), *Alphabet de Rabbi Aquiba*, etc.

On trouve dans le Bahir aussi quelques propositions sans nom d'auteur.

Il s'agit surtout d'exégèse symbolique de versets bibliques, détachés le plus souvent de leur contexte, et quelquefois même se référant à un seul mot ou à une seule lettre, censée étayer les développements de l'auteur.

Ce n'est pas le *pchat*, c'est-à-dire la signification immédiate du verset qui est en question, ni l'événement relaté ou le précepte enseigné mais le sens ésotérique que celui-ci semble contenir et qu'il s'agit de ponctuer. Les lettres de l'alphabet elles-mêmes, par leur graphie, contiennent beaucoup plus que leur configuration. A cette investigation n'échappent même pas les point-voyelles, tout conventionnels et fictifs qu'ils soient. Il en est de même en ce qui concerne les accents.

Le Bahir se réfère en outre à ce qui est considéré comme le livre de base de toute la spéculation cabalistique ; nous voulons parler du *Sépher Yetsira* (le livre de la Formation).

De manière plus timide, le Bahir évoque allusivement les différents noms divins et la possibilité d'y avoir recours — dans la crainte de Dieu — par une sorte de sympathie universelle, cosmique et magique.

Il résulte de l'exégèse du Bahir que l'accomplissement des préceptes bibliques recèle des vertus cachées. Cela concerne plus particulièrement l'obligation de mettre les phylactères, de se couvrir du *talith*, châle de prière muni de franges (*tsitsit*), le prélèvement de l'offrande *trouma*. La nécessité de renvoyer l'oiselle mère quand on veut prendre ses petits, précepte énoncé dans le Deutéronome 22 — 6 à 8 — la pratique d'agiter le *loulab* et de humer l'*ethrog* (cédrat) et d'autres prescriptions.

Les propositions ne se suivent pas selon un ordre logique. Cependant, on aperçoit se dessiner une idée précise, qui semble manquer de souffle et s'interrompre bientôt. Aussi, le passage d'une proposition à l'autre s'effectue à l'aide d'associations d'idées, ou plutôt de symboles dont l'auteur, ou les auteurs, ont seuls gardé le secret, croyant peut-être qu'ils s'étaient trop avancés dans la révélation du mystère qui doit demeurer interdit aux profanes. Aussi les différents commentaires du Bahir diffèrent essentiellement l'un de l'autre quant à la signification des symboles fixés par les auteurs.

Les associations d'idées sont en quelque sorte extérieures au

texte lui-même. Mais on aurait tort de n'y voir que de l'incohérence, étant donné qu'une certaine confusion semble être délibérée.

Tout cela finit par donner au Bahir une forme midrachique d'anthologie d'apologues d'origines diverses.

Pendant, quelques parties présentent une sorte d'unité de composition, comme par exemple la série de propositions se référant au *Sépher Yetsira*, tout en amorçant une nouvelle exégèse de celui-ci.

Les dix Séphiroth mentionnées pour la première fois dans le *Sépher Yetsira* se présentent dans le Bahir sous l'appellation de « dix paroles énoncées par le récit de la Genèse ». Il s'agit des dix paroles divines au moyen desquelles le monde fut créé. Ce sont des instruments divins en même temps que des récipients, censés contenir le tout, correspondant au « plérome » des gnostiques.

Tel quel, le Bahir semble confirmer la tradition des cabalistes du XIII^e siècle, selon laquelle cet ouvrage ne serait venu en leur possession que sous une forme altérée de fascicules contenant des enseignements transmis tout d'abord oralement, ensuite consignés.

La rédaction de ce livre est très négligée. On ne voit pas très bien d'après quel principe ceux qui l'ont collectionné se sont orientés pour en faire un ouvrage d'ensemble. Le style laisse beaucoup à désirer. La syntaxe même est déficiente. Il n'est pas toujours facile, même en faisant la part des erreurs qui ont pu se glisser dans le texte, de le déchiffrer.

Si cela vaut pour l'intelligence de l'original — dont le manque de clarté peut encore être surmonté par la réalité des associations d'idées, faisant contrepoint — combien plus malaisée encore doit être la pénétration dans les versions traduites. Nous avons eu les plus grandes difficultés pour restituer le sens dans un langage intelligible.

Par endroits, le ton se hausse et il s'en dégage une certaine poésie, surtout là où les paraboles viennent illustrer telle ou telle autre ébauche d'idées ; certaines paraboles sont empruntées aux anciens midrachim, mais d'autres doivent être considérées comme originales.

L'originalité la plus authentique du Bahir consiste en son langage symbolique.

Le Bahir est le premier ouvrage que nous connaissions faisant état des attributs divins (en hébreu *midoth*, littéralement « mesures ») dans un sens cabalistique, c'est-à-dire en tant que

Séphiroth ou Paroles Divines, dans un langage imagé de « beaux récipients des Rois », de « voix » et de « couronnes ».

L'auteur ou les auteurs du Bahir s'efforcent d'interpréter certains versets de l'Écriture en leur ôtant leur signification réelle, en situant le théâtre des événements dans un monde pré-existential, dans le monde de la puissance divine où la volonté de Dieu fait l'efficace des attributs divins.

C'est la première fois que ces attributs sont désignés symboliquement et, en quelque sorte, hiérarchisés.

La méthode des auteurs pour établir les symboles et leurs correspondances n'est expliquée nulle part. Ceux qui recourent à ces symboles font comme si les signes faisaient partie d'un système de références connues dans un milieu ésotérique donné.

Ce n'est que dans l'exposition des dix Paroles que les correspondances figurent à leurs places respectives (voir fragment 141 et suiv.).

Les Séphiroth mentionnées, nous l'avons dit, pour la première fois dans le *Sépher Yetsira* se sont muées dans le Bahir en lumières, forces et attributs de Dieu. Chacune de ces entités remplit une fonction bien définie dans le processus de la création. Ce domaine proprement divin, réfractaire à toute conceptualisation, trouve dans le Bahir un langage plus approprié, bien que non exhaustif dans les symboles. Ceux-ci échappent à l'image proprement dite, puisque les mots et les lettres ne sont en somme que des allusions, ou plutôt des signes d'orientation. Cela semble être le principal but de l'ouvrage. Encore faut-il ne pas s'immobiliser sur les idées évoquées et ne pas laisser son esprit vagabonder dans une sorte d'ivresse quelque peu mélancolique. La sobriété de ces symboles préserve de l'envoûtement de l'image.

Pour établir la correspondance des préceptes réels, ordonnés par Dieu, avec le domaine divin, situé hors du temps et de l'espace, le Bahir ne met l'accent sur la vertu de la pratique rituelle que parce que celle-ci est seule capable de jeter le pont entre le monde en puissance et son actualisation. En même temps, chacun de ces préceptes s'apparente sur un plan idéal à l'œuvre divine, dans telle ou telle autre Séphira, ou à la combinaison de plusieurs d'entre elles. En somme, c'est un réseau de correspondances et d'analogies, rigides et souples à la fois, qui encadre l'homme sur terre et constitue le vécu ou le drame cosmique. C'est pourquoi le Bahir, comme d'ailleurs tous les systèmes philosophiques juifs du Moyen Age, est hanté par la nécessité de découvrir la raison profonde — symbolique ou autre — des préceptes divins, considérés communément comme des « décrets », à tort d'ailleurs, puisque

le mot qui semble les désigner : *Hoq* veut dire plutôt que loi, et étymologiquement, quelque chose qui est gravé, c'est-à-dire inscrit dans la nature des choses.

Au lieu donc de se livrer à la spéculation abstraite pour retrouver la motivation de tel ou tel précepte, mieux vaudrait méditer sur la réalité hébraïque perdue de vue et d'esprit.

Le Bahir préfère le recours au symbole, qui ne découvre pas toujours une réalité ensevelie et quelquefois la cache encore davantage. C'est d'ailleurs l'inconvénient de tout symbole.

Le Bahir se range à l'opinion de l'auteur du *Sépher Yetsira*, selon laquelle le nombre des Séphiroth ou des domaines hiérarchisés de l'œuvre divine ne saurait dépasser dix. Aussi, il ne peut y avoir plus de dix catégories fondamentales que ce soit dans le monde pré-existential ou dans le monde à l'œuvre. Cela n'empêche nullement d'en multiplier les modalités à l'infini. Il n'y a, par conséquent, pas de limites aux symboles. On peut, pratiquement, transformer chaque mot biblique en signe et en signifié.

Les descriptions des domaines des attributs s'effectuent dans le Bahir alternativement, mais toujours aussi sous forme de courts récits qui confèrent par endroits à l'ouvrage, un caractère nettement mythologique.

L'ensemble de ces pouvoirs émanant de Dieu constitue l'« arbre » cosmique occulte, racine de toutes les âmes peuplant le monde.

Mais ces pouvoirs sont en même temps l'ensemble des « formes saintes », déposées virtuellement en l'archétype humain idéal (*Adam Elyone* « homme supérieur »). Tout ce qui existe dans le monde inférieur et en particulier ce qui est considéré comme saint fait allusion à quelque chose de correspondant dans le domaine des attributs divins.

Dieu lui-même se définit par ses divers pouvoirs, et tout ce qui en découle porte tout naturellement la marque divine. On assiste ainsi à un échange des forces incessant ; c'est ce que l'on appelle la vie ou le devenir, le commencement et la fin se touchant et cela éternellement.

On peut cependant se perdre en conjectures sur le sujet suivant : le Bahir, en établissant la série des dix Paroles, assimilées aux dix Séphiroth du *Sépher Yetsira* entendait-il identifier la première Séphira, *Kéther*, avec Dieu lui-même, ou détachait-il cette entité de l'essence divine ? Ce problème continuera à tourmenter des générations de cabalistes et ce n'est pas une question vaine, puisque tout le problème de l'émanation en dépend.

Si *Kéther* participe à la nature de Dieu, il est difficile de

comprendre pourquoi elle reçoit une dénomination particulière. Dans la négative, l'émanation elle-même est compromise, puisqu'on voit mal comment s'opère le passage de l'Un tout simple, indivisible, reposant en lui-même et non susceptible de modification et d'altération quelconques, au multiple, au divisible et au changeable.

Mais en restant dans le vague, et en utilisant des symboles mobiles, on empêche la conceptualisation et la dogmatisation de ce qui échappe à l'entendement humain.

Il y a lieu de noter que le Bahir substitue la notion de « Pensée » divine à celle de Volonté divine, notion utilisée par les philosophes, et surtout par Rabbi Salomon Ibn Gabirol (1021-1058) dans une philosophie « émanationniste » néo-platonicienne.

Quant au terme *En Sof* (infini) en tant que « nom divin », qui envahira toute la cabale plus tard, on n'en trouve pas encore de trace dans le Bahir.

En règle générale, le Bahir constitue un jalon important dans le développement de la cabale, bien que par ailleurs il en diffère par la bonne compréhension du texte.

Quant à la doctrine de Rabbi Isaac l'aveugle, considéré comme le père de la cabale provençale, elle diffère entièrement de celle du Bahir bien que certains chercheurs voulussent lui attribuer cet ouvrage.

Par contre, on constate dans la symbolique du Bahir une certaine parenté avec les théories gnostiques, surtout en ce qui concerne les éons dans le Bahir, désignés par le terme *Netsah* (« Victoire » ou « durée »), septième Séphira selon le comput des cabalistes ultérieurs.

La question se pose : existe-t-il un lien historique entre les gnostiques de l'époque de la michna et du Talmud et les sources du Bahir ? Ou bien, le problème auquel durent faire face les gnostiques se posait de manière indépendante aux auteurs du Bahir, prenant la même orientation. La solution de ce problème est d'autant plus difficile que dans les écrits du genre du Bahir les idées jouent un rôle moindre que l'état d'âme de leurs auteurs. Mais cela ne procède pas pour autant de la psychologie, pas même mystique. Il s'agit plutôt d'un certain terrain d'anxiété religieuse qui ne cède toutefois pas aux sentiments. Ce n'est pas à la raison discursive que ces auteurs demandent aide et protection dans le cheminement de leur pensée, mais à la Torah, à la Bible, manifestations multiples du Dieu vivant. Chacune de leurs démarches est accompagnée par la très belle prière du Psautier (« découvre mes yeux et je découvrirai des merveilles dans ta Torah »).

C'est pourquoi les cabalistes se réfèrent à chaque pas à quelque verset, comme s'ils voulaient découvrir la réalité d'un monde qui se dérobe constamment à leur prise et à leur sens, dont la réalité ultime, l'Écriture, joue avec eux à cache-cache. A ce point de vue est significatif l'aveu de tous les cabalistes lorsqu'ils rendent compte de leurs découvertes : à savoir que chaque découverte se solde immédiatement par un enfouissement du double du trésor mis à jour.

Aussi utilisent-ils volontiers l'image empruntée à la vision d'Ezéchiel, lorsqu'il parle des Chars célestes, image que l'on rencontre encore dans le *Sépher Yetsira*, *Ratso Vachouv* : les visions courent et reviennent — c'est-à-dire qu'elles sont fugaces parce qu'il est dangereux de rester dans un lieu de splendeurs.

Il est difficile de dire si le ou les auteurs du Bahir disposaient d'écrits hébraïques plus anciens de caractère gnostique dont ils auraient pu s'inspirer.

La tradition selon laquelle les cabalistes du Languedoc, auteurs présumés du Bahir, n'auraient fait que le rédiger en se basant sur des versions plus anciennes se trouve quelque peu confirmée par la découverte du fragment d'un écrit intitulé *Raza Raba*, « Grand Mystère ». Mais la question de savoir si le Bahir figure un produit d'une création littéraire collective, notamment celle du cercle « des Maîtres du Mystère », *Baaleï Hassod* du XII^e siècle, ou simplement une compilation de traditions antérieures n'est pas encore bien résolue.

En tout cas, plusieurs postulats avancés par le *Sépher Ha-Bahir* comme celui, par exemple, de la métempsychose, thèse qui constitue l'objet de quelques propositions, furent combattus par les philosophes juifs jusqu'à la publication du Bahir et encore longtemps après.

Il est en revanche difficile de supposer que le dit texte fut écrit ou mis au point par des Juifs qui n'étaient pas de savants talmudistes. Une analyse des sources de ce livre n'est pas de nature à accrédi ter cette dernière thèse. Ainsi l'énigme littéraire du premier livre de la littérature cabalistique proprement dite est encore loin d'être percée.

Pour les cercles des cabalistes d'Espagne, le Bahir était une source sûre et on pensait vraiment qu'il était composé par l'un des grands maîtres du Talmud, comme son titre même l'affirmait.

Aussi, l'influence du Bahir sur toute la cabale espagnole fut-elle décisive, même là où on ne s'y référait pas tant au système de symboles que le Bahir communiquait, mais surtout à un

certain mode de raisonnement symbolique, une certaine structure mentale, une trame d'images.

Chose étrange, c'est l'absence de rigueur, la discontinuité elle-même, le va-et-vient du *leitmotiv*, les images heurtées et très peu originales qui contribuèrent à son attrait de mystère.

Déjà dans la première proposition, l'auteur du Bahir laisse entendre que, plus grande est la clarté, plus elle nous obnubile. Du reste, l'idée que c'est des ténèbres que jaillit la lumière procède de la sensibilité mystique de tous les temps.

Sur le plan moral, certains mystiques ajoutent la souffrance physique. La cabale serait tombée dans le même dévoiement, si elle ne devait se référer à chaque pas à l'Écriture qui commande l'affirmation du monde, la consommation des richesses qu'il recèle, de cette Écriture qui fait de l'homme le compagnon de Dieu, associé à la création renouvelée chaque jour.

Cependant, l'histoire n'a pas été clémente aux Juifs dans l'exil, et après avoir remué ciel et terre pour les tirer de l'impasse à laquelle les événements les avaient acculés, des cabalistes se virent contraints de chercher un refuge dans l'ascèse même.

Vu son caractère inusité et les éléments gnostiques qui s'y étaient glissés, le Bahir suscita lors de sa publication le courroux des penseurs juifs, adversaires de la cabale. C'est ainsi que Rabbi Meïr ben Simon de Narbonne, illustre talmudiste, considéra le Bahir (en 1240 environ) comme un livre hérétique et en contesta catégoriquement l'autorité du Tana Rabbi Nehounia Ben Haqana ; selon lui « il paraît impossible que ce Tsadik (Juste) ait donné à ce point dans l'aberration et donc qu'il fasse partie des criminels ».

En 1331, le cabaliste Rabbi Meïr ben Salomon — Abou Sehoula — un disciple du grand talmudiste Rabbi Salomon ben Adret (connu sous le sigle Rachba) composa un commentaire du Bahir publié plus tard dans l'anonymat, sous le titre *Or Haganouz* (« la lumière cachée »), édité à Vilna et à Jérusalem. Ce commentaire fait autorité encore de nos jours. En 1925, le Professeur Gershom Scholem traduisit le Bahir en allemand et le dota d'un commentaire exhaustif. Dans son livre *Réchit Hakabala*,¹ publié en 1946 à Jérusalem, il consacra à cet écrit tout un chapitre montrant l'irruption de la mythologie dans la littérature cabalistique.

Quelques fragments d'un commentaire philosophique dû à

1. Texte repris en français dans son grand ouvrage, *Les origines de la Kabbale* (traduit par Jean Loewenson), Paris 1966, Ed. Aubier-Montaigne.

la plume de Rabbi Eliahou ben Eliézer de Candie furent conservés à l'état de manuscrit (Vatican Ms. 431). D'autres commentaires, proprement cabalistiques, suivant le système de Louriâ, furent publiés par Gaster et Rabbi David Parparache. Il est à remarquer que la première édition du Bahir fut publiée à Amsterdam par un savant chrétien anonyme en 1651. La dernière édition fut publiée par le Rabbin Margalioï avec des notes critiques, à Jérusalem en 1951².

2. Editée par le *Mossad ha Rav Kook*. C'est le texte de cette édition qui a servi de base à la présente publication.

Le traducteur, Joseph Gottfarstein (ג'ר), étant décédé, il n'a pu procéder lui-même à la révision du texte ainsi qu'à celle des notes. Pour faciliter la lecture, nous avons ajouté avec l'aide de Monsieur Samuel Gottfarstein, son fils, des notes techniques, des renvois, repérables par des crochets ainsi que des indices et des tableaux.

(Note de l'éditeur.)